



PORTFOLIO

Pour rester dans la tonalité "labo numérique" de ce numéro, nous avons choisi de vous présenter le travail de Claudia Imbert qui vient de remporter le prix Arcimboldo. Dans cette série baptisée "La famille incertaine", elle mélange avec subtilité des mises en scène photographiées en argentique aux images de banlieues réalisées en numérique. Le tout créant un univers inquiétant... qui est sa vision de notre quotidien.

CLAUDIA IMBERT

La famille incertaine

Dans ses mises en scène sophistiquées, Claudia Imbert crée un mystère et une tension qui proviennent du décalage entre l'intérieur et l'extérieur, à la fois menaçant et familier...





RP: raconte-nous ton parcours ?

CI: J'ai travaillé comme chef opérateur dans le cinéma après avoir franchi toutes les étapes: stagiaire, première assistante, deuxième assistante, etc. tout en poursuivant un rêve qui était de devenir photographe. Aujourd'hui, j'allie les deux, photo et vidéo, et mon but, de plus en plus, c'est de créer un film à partir de chaque photo. J'ai commencé la série "La famille incertaine" juste après avoir fini un travail sur les zones pavillonnaires. C'était un peu le même principe, je faisais poser des personnes devant un pavillon de banlieue mais dans une attitude plus statique. J'ai montré cette série à Armelle Canitrot, qui dirige le service photo du quotidien *La Croix*, ça lui a plu et elle m'a présenté au prix Lucien Hervé. Je n'ai pas eu le prix mais j'ai décroché une mention spéciale ce qui m'a encouragé à continuer. C'est aussi Armelle Canitrot qui m'a parrainé pour le Prix Arcimboldo.

La banlieue paraît être un de tes terrains d'investigation qui s'ajoute à celui, plus prégnant de la famille ?

En fait, mon thème de travail, c'est la vie quotidienne, la dualité entre l'extérieur et l'intérieur et il se trouve que j'habite en banlieue, à l'est de Paris. Je voulais recréer des scènes simples du quotidien: la femme qui nettoie

les carreaux, l'enfant qui prend son petit-déjeuner... avec toujours l'inquiétude du monde extérieur. L'intérieur étant à la fois un cocon qui permet de se protéger, de se rassurer mais aussi un danger, dans la mesure où il peut devenir un carcan étouffant. Ces images reflètent mes propres interrogations. J'ai moi-même fondé une famille, c'est à la fois un bonheur mais aussi une menace car ça peut empêcher de vivre d'autres expériences. D'où cette tension que j'essaie de créer dans chaque image et le titre de la série "La famille incertaine". Quant à la banlieue elle sert de décor à mes mises en scène.

Justement comment construis-tu tes images ? Tu t'entoures d'une équipe, comme dans le cinéma ?

La seule violence que m'a faite la photographie c'est la solitude... Du coup, pour mes images je me suis recréé une équipe, effectivement, comme sur les tournages de film. J'ai toujours à mes côtés Sophie Cadet, elle prend en charge la partie éclairage, ce qui me permet de me concentrer sur l'attitude des personnages qui sont des comédiens d'un jour. Ces personnages sont souvent des amis, des voisins qui acceptent de jouer le jeu bénévolement. J'ai aussi une assistante, Nolwenn Brod, et un coiffeur-maquilleur. On fait très attention au stylisme en demandant aux personnes de venir avec leurs vêtements mais en les choisissant scrupuleusement. Une fois tout en place, j'effectue les prises de vue des mises en scène en argentique avec un Contax 645 et du film Kodak Portra 400 VC. Quant aux images correspondant aux extérieurs, je les fais en numérique avec un Canon EOS 5D Mk II, le même boîtier que celui avec lequel je réalise des vidéos...

Intérieur en argentique, extérieur en numérique... mais pourquoi ?

J'aime vraiment le grain et la matière du moyen-format argentique et du film Portra et je n'avais pas envie de m'en passer. Il n'y a que très récemment que j'ai trouvé à peu près

l'équivalent. Il se trouve qu'en ce moment je fais des petits films pour Arte qui passent le soir vers 20h *Photographie de campagne*. Leica étant partenaire de l'opération, j'ai pu travailler avec leur appareil moyen-format, le S2, quelle qualité d'image! C'est la première fois que je retrouve une texture proche de l'argentique. Mais ce moyen-format numérique est très onéreux. Je fais faire des tirages de mes négatifs 120 par Fred Jourda du laboratoire Picto à Paris. Ceux-ci sont ensuite scannés, les fichiers font dans les 160 Mo. Quant aux extérieurs, pourquoi le numérique? Dans la mesure où les images devaient être très recadrées, j'ai préféré les faire au 5D. Ensuite, pour le montage des deux sources d'images, je travaille avec Poun qui est un retoucheur professionnel. C'est donc bien un travail d'équipe, comme dans le cinéma!

Que t'a apporté le Prix Arcimboldo ?

Financièrement, c'est extra! C'est assez rare d'avoir une telle somme (8000 €, nldr) pour pouvoir continuer ses projets! Si jusqu'à présent je pouvais faire ces séries c'est d'une part grâce à mon métier dans le cinéma et d'autre part, grâce à tous mes amis qui me suivent, me soutiennent et qui travaillent bénévolement sur mes projets. Je tiens à les remercier vraiment. Depuis cinq ans, les choses ont évolué: je commence à avoir des commandes de photographies notamment dans la publicité, j'ai un agent et je suis représentée par une galerie (Marie Cini, rue Saint-Claude à Paris). Grâce au Prix Arcimboldo, je vais pouvoir développer une idée qui me tient à cœur, réaliser un film à partir de chaque photo. Le film étant pour moi la continuité de l'image fixe. Pour mieux comprendre, je vous invite à aller voir la vidéo *Le Garage* sur mon site (www.claudiambert.com) qui est la suite d'une des photos que vous présentez dans votre numéro.

Propos recueillis par Sylvie Hugues
Exposition à la galerie Basia Embiricos, du 24 mai au 20 juin, 14 rue des Jardins-de-St-Paul, Paris 3^e. Vernissage le 31 mai.

3 questions à...



Monique Plon

Vice-présidente de Gens d'Images et déléguée générale du Prix Arcimboldo

Quel bilan tirez-vous de ces 14 années de Prix Arcimboldo ?

Je me garderai bien de dresser un bilan. Je peux simplement constater que ce pari que nous avons fait (Gens d'Images et Hewlett-Packard) de créer un prix de la Création d'images photographiques numériques il y a 14 ans a été une expérience passionnante qui a révélé des jeunes talents ou confirmé des créateurs venant, pour certains, d'un autre horizon que la photographie. Hewlett-Packard voulait s'investir sur un prix dédié aux nouvelles technologies après avoir soutenu pendant dix ans le Prix Niépce. Nous avons donc créé ce prix en direction des photographes, en ayant conscience que nombre d'entre eux étaient réticents et même fortement inquiets face à ces nouvelles technologies qu'ils ne maîtrisaient

pas pour la plupart et dont ils sentaient bien qu'elles allaient bouleverser leurs habitudes.

Nous étions en 1999 et le contexte était bien différent... Qu'a-t-il apporté à l'époque ?

Nous espérions que ce Prix pouvait, pour certains, ouvrir la voie à une nouvelle créativité, témoigner d'une autre manière d'un propos, d'un concept, d'une réflexion et le traduire en images.

Je me souviens d'une conversation avec Franck Horvat qui a, parmi les premiers, compris, saisi et utilisé les outils numériques pour assouvir sa créativité et profiter avec passion de cette "maîtrise" de la chaîne graphique. Il avait composé un livre *Yao le chat botté* en étant maître d'œuvre de toutes les étapes: photographe, graphiste, maquettiste et auteur avec une grande